

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS

VOL. 4

MONTREAL, 9 MAI 1896

No. 85

SOMMAIRE

Castors, *Pierre Lerouge* — Le Devoir des Evêques, *Canadien* — Mauvaise Raison, *Magister* — Le Mandement, *Illettré* — Miracle, *Don José* — Fermeture des Magasins, *Perrin Dandin* — Biographies : Ernest Lavigne, esquisse fantastique et quasi véridique, *Triboulet* — Les Chouettes, *Pvrigot* — L'armature, *Arétin* — La grande soirée des Duflost, *Eugène Chavette* — Le 14 mai, *Pippo* — Feuilleton : Rome, (Suite) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184,

Montréal

CASTORS

En sortant du ministère ingrat qui refusait de le garder plus longtemps dans son sein, Sir A. P. Caron s'est crânement planté son monocle dans l'arcade sourcillière et s'est écrié : " En voilà un beau ministère ultramontain : l'Eglise et l'Etat dans la même galère ! "

Le mot de Sir Adolphe a fait fortune, et tout le monde s'est exclamé à son tour : " En effet, c'est un gouvernement ultramontain ! "

Seule, la *Presse* a protesté, et elle a eu raison.

Appeler la combinaison nouvelle une combinaison ultramontaine, c'est commettre un ridicule anachronisme ; c'est dire une sottise.

Sir Adolphe n'en est pas à la première.

" Autant vaudrait appeler M. de Boucherville janséniste," dit notre confrère.

Parfaitement ; pourquoi ne pas donner à l'aile française du cabinet le nom que tout le monde lui a décerné à la première nouvelle : le groupe castor ?

Car, ce sont de vrais *castors* qu'on a corallés là pour représenter la minorité française.

Pas ultramontains du tout, pas jansénistes, tous *castors*, pure race descendant en droite ligne du glorieux parti fondé par le directeur du sacro-saint *Etendard*.

Eh oui, parlez-nous des *castors*, voilà qui se comprend, voilà qui n'a pas besoin d'éclaircissements. A la campagne comme à la ville, on sait ce que c'est qu'un *castor*, et on ne s'y trompe pas.

On se rappelle quels cris souleva la formation du cabinet Mercier, lorsqu'il fit asseoir à ses côtés, sur les banquettes du Trésor, les élèves du Grand Trudel.

Combien ont alors répété le fatidique : ceci tuera cela !

Et ces jeteurs de sorts ont eu raison !

Ceci a tué cela.

Sir Charles Tupper est un rude homme de n'avoir pas redouté un pareil précédent et de réchauffer ainsi quatre rongeurs dans son sein.

N'est-il pas curieux de voir comme cette race a conservé ses instincts migratoires originaires ?

Les *castors* voyagent toujours en bande, et sont entre eux éminemment sociables.

C'est l'Histoire Naturelle qui nous l'apprend, et nous y croyons fermement.

Lorsque le ministère Ross-Taillon s'ébranla devant la motion Garneau, les *castors* accoururent dans le camp Mercier.

Après avoir grignoté toutes les provisions du parti national, et suffisamment rongé les solives pour être sûrs de la débâcle, ils trottèrent au grenier de Boucherville, puis à la crèche Taillon.

Le râtelier étant vide à Québec, nouvelle émigration des *castors*, qui rappliquent en foule à Ottawa.

Tous ces mouvements s'opèrent avec une régularité parfaite, une entente complète de la mise en coupe réglée du bien d'autrui, le tout sous des allures modestes, peu bruyantes et surtout sanctifiées.

Prenez les *castors* arrivés à Ottawa : Taillon, Desjardins, Ross, et Angers.

Il n'y en a pas un de bruyant là-dedans, sauf M. Taillon, peut-être, quand il chante au lutrin ; mais cela se passe, paraît-il. Les autres sont bien les vrais rongeurs trotte-menus qui vont vous engloutir toute une réserve sans faire ouvrir même l'œil à un gendarme.

Ah ! nous voilà bien lotis avec cette fournée-là, qui n'est qu'une avant-garde, en somme ; car nous allons voir maintenant le grand défilé, le défilé des *p'tits minteaux*, comme disait le joyeux Cyprien.

Avant peu, les trains d'Ottawa vont être encombrés de tout ce que le pays compte de Jésuites de robe longue ou courte, de bedeaux et de sacristains, de marguilliers et de suisses de cathédrale.

Quelle procession, mes amis, et quelle joie dans la Chrétienté !

Un journal de Toronto a pris les devants et a proposé la formation d'un cabinet encore plus catholique que celui dont nous sommes gratifiés ; voici la liste qu'il a composée :

Premier ministre — Sir Charles Tupper, Bart.
Ministre des postes — Cardinal Taschereau, Québec.

Ministre de la marine et des pêcheries — Rev. John Cameron, évêque d'Antigonish

Sans portefeuille — Sir Frank Smith, sénateur.

Ministre des finances — Archevêque Langevin, St-Boniface

Ministre de la justice — Archevêque Cleary, Kingston.

Ministre des chemins de fer et canaux — Evêque Labrecque, Chicoutimi.

Ministre des travaux publics — Evêque Gravel, Nicolet.

Ministre de l'intérieur et surintendant général des affaires des Sauvages — Rév. Père Lacombe, T. N. O.

Ministre du commerce — Evêque Lafèche, Trois-Rivières.

Ministre de la milice et de la défense — Archevêque Duhamel, Ottawa.

Secrétaire d'Etat — Evêque Emard, Valleyfield.

Sans portefeuille — Archevêque Fabre, Montréal.

Solliciteur-général — Archevêque O'Brien, Halifax.

Contrôleur des douanes — Evêque Moreau, St-Hyacinthe.

Contrôleur du revenu de l'intérieur — Pas encore choisi.

Ministre de l'agriculture — " Doc " Montague.

On se propose d'ouvrir toutes les séances du Conseil Privé, à l'avenir, par la grand'messe.

A part la dernière remarque, qui est certainement de très mauvais goût, nous comprenons mal pourquoi certains journaux se sont sentis hautement offusqués de cette ardoise gouvernementale.

L'idée de confier des postes politiques à des dignitaires ecclésiastiques n'est pas nouvelle et ne doit pas effaroucher les *castors*.

N'est-ce pas un *castor*, un ancien *castor*, ultramontain, n'en déplaise à la *Presse*, M. Israël Tarte, qui écrivait, il n'y a pas six mois, dans le *Cultivateur* :

Si nous avions dans la chambre des Communes quelques-uns de nos meilleurs prêtres canadiens-français, notre race et le clergé lui-même en retireraient d'immenses avantages. Croit-on que la présence sur des banquettes de députés de Mgr Bégin, de Mgr Laflamme, de M. l'abbé Mathieu, de M. le chanoine Bruchési, de M. le chanoine Archambault, de M. le grand-vicaire Gravel, de M. le curé Auclair, du Père Turgeon, du Père Garceau, du Père Désy, de M. Nantel, etc., serait une disgrâce pour nous ?

Ne serait-il pas intéressant, utile, à cette heure, d'avoir au milieu de nous Mgr l'archevêque de St-Boniface ?

Si Mgr Laflamme, de l'amitié duquel je m'honore, consent à se faire homme politique, j'irai le présenter à mes intelligents électeurs de l'Islet qui le nommeront député.

Les noms ne sont peut-être pas les mêmes, les positions sont plus élevées, mais

nous ne voyons pas pourquoi la proposition de M. Sheppard lui vaut des insultes quand celle de M. Tarte a eu les honneurs d'une réponse — adverse, il est vrai, mais polie — de la part d'un membre même du clergé, collaborateur de la *Presse*.

Le gouvernement *castor* n'a rien qui nous effraie ; nous sommes habitués à la dure, les horions ne nous font pas peur ; et, d'ailleurs, nous aimons encore mieux avoir affaire aux *castors* conservateurs qu'aux *castors* libéraux, puisqu'il faudra toujours en avoir sur notre dos jusqu'à l'extermination finale.

Mais elle viendra, cette extermination, soyons-en sûrs.

Le *Petit Journal*, de Paris, le consolateur des concierges, recevait l'autre jour la lettre suivante d'un correspondant d'Avignon :

AVIGNON, 24 janvier.

Un chasseur a tué sur les bords du Rhône, dans les bois qui avoisinent le domaine des Issards, un *castor* femelle qui mesurait un mètre dix centimètres de longueur et pesait vingt-deux kilos. Il n'a pas fallu moins de quatre coups de feu pour abattre ce représentant d'une espèce animale à peu près disparue de notre région.

Il y a cependant un mois environ qu'un *castor* mâle fut rencontré et tué, sur les bords du Rhône encore, aux environs de Pont-Saint-Esprit.

Mais ce sont là de rares aubaines. Jadis les *castors* étaient relativement communs sur les rives du bas-Rhône et de la basse-Durance. Ils ne vivaient pas comme aujourd'hui à l'état isolé, mais en société, et construisaient des ouvrages dont il est fait mention dans les livres de l'époque. L'exploitation très active dont ils étaient l'objet les a fait à peu près disparaître.

Ce n'est point seulement à cause de leur précieuse fourrure que les *castors* étaient féroce-ment traqués ; leur chair fort agréable et délicate était recherchée des gourmets, et les moines chartreux de Caumont sur les rives de la Durance, avaient sollicité et obtenu le privilège d'en faire une sorte de charcuterie dont l'usage (en raison de l'existence semi-terrestre et semi-aquatique de l'animal) était permis les jours où

le régime maigre est de rigueur selon les prescriptions religieuses.

Le tout est intitulé : " *Une espèce qui disparaît,*" et l'article se termine par cette remarque de circonstance :

Aujourd'hui ce n'est guère que sur les rives du fleuve Saint-Laurent, au Canada, que les amateurs de charcuterie de castor pourraient satisfaire leur gourmandise.

Vrai, le REVÊIL n'est pas fort pour les nouvelles congrégations, mais ne trouvez-vous pas que ça donne envie de faire venir des Chartreux chez nous !

PIERRE LEROUGE.

Le Devoir des Evêques

Le *Monde* de mardi dernier publie, sous ce titre, un article éditorial qui débute ainsi :

"Voilà un titre énorme qui fera sursauter le lecteur : Le Devoir des Evêques !"

Tiens, tiens, tiens ! Pourquoi le *Monde* suppose-t-il que ce titre fera sursauter ses lecteurs ?

Apparemment, parce que les prétentions insoutenables qu'il affiche au long de son article sont insoutenables. Et le *Monde*, redevenu clérical, est obligé de recourir à des précautions oratoires qui ne sont pas du tout hors de propos.

Et notre confrère, sanctifié depuis sa nouvelle incarnation, ajoute :

"Mais qui donc, parmi les catholiques, serait assez téméraire pour tracer aux évêques leur devoir ? Qui donc oserait entreprendre de leur dicter la ligne de conduite qu'ils doivent suivre ? Qui aurait l'audace de s'ériger en inspirateur de l'épiscopat ? Qui, enfin, prétendrait avoir, à lui tout seul, plus de jugement, plus de sagesse, plus de prudence que tous les évêques réunis ?"

Qui aura la témérité, qui osera, qui aura l'audace, qui prétendra dire aux évêques : "Mêlez-vous de vos affaires" ?

Mais, nous, tout simplement.

Nous, REVEIL, qui ne représentons pas seulement quelques rédacteurs ou collaborateurs, mais un groupe compact de citoyens constitué par l'élite de l'intelligence canadienne. Nous, que les malédictions épiscopales n'ont pu réduire au silence. Nous, qui sommes des électeurs actifs, des unités puissantes, des citoyens soucieux de l'avenir de notre pays, des hommes de progrès respectueux de la liberté des autres, mais acharnés au maintien de la nôtre.

C'est nous, entendez-vous, qui nous dressons devant les évêques en leur disant :

"Vous exigez de nous de lourdes contributions ; vous nous faites payer vos services au prix du tarif protectionniste ; vous nous chargez de toutes les taxes que vous ne supportez point ; vous abrutissez nos fils et nos filles dans vos collèges, moyennant le prix fort ; vous avez le pas sur tous et sur tout ; vos exigences de toute nature nous ruinent, et nous sommes assez bêtes — tant la force de l'habitude est grande — pour tout payer sans mot dire. Mais, enfin, il y a des limites à vos inassouvissables exigences. Si nous payons sans révolte, laissez-nous au moins le choix du gouvernement qui nous assurera la parcelle de prospérité nécessaire pour solder le coût de vos *oremus* et l'entretien de vos *chères* personnes. En un mot, ne venez pas nous défier dans la tanière désolée où votre égoïsme nous a acculés, car nous sommes bien résolus à conserver ce dernier abri, en dépit de sa rudesse."

Et si, malgré cette apostrophe, les évêques dorés sur tranches, suivis de leur clergé gavé, de leurs moinillons crevant de graisse, et de leurs nonnettes hystériques, viennent s'interposer entre nos besoins et le moyen unique de les satisfaire, alors !...

Oh ! alors, ils ne devront s'en prendre qu'à eux-mêmes des haines implacables qu'ils soulèveront.

Le peuple canadien est docile, mais il n'est pas aveugle. Il supporte le supplice de la théocratie comme un cheval supporte les coups de fouet : longtemps et silencieusement, mais pas toujours. Une ruade est bientôt lancée ; et le charretier brutal pleure, et il regrette sa brutalité lorsqu'il est couché sur un lit d'hôpital, attendant, dévoré par la fièvre, la guérison de l'amputation qu'on a dû pratiquer sur lui, et gémissant à la perspective de ne plus pouvoir marcher qu'avec des béquilles.

Le clergé n'a le droit d'intervenir que dans les choses spirituelles. En dehors de ces choses, il n'a aucun ordre à donner. S'il méconnaît ce principe élémentaire, il doit s'attendre à en supporter toutes les conséquences, et, bien que nous n'estimions pas au poids de l'or la valeur des jugements épiscopaux en matières temporelles, nous conseillons à nos très vénérés pasteurs, de tous grades et de toutes dénominations, de prendre bien garde aux pertes monnayées que leur intervention monstrueuse pourrait leur faire encourir.

Le REVEIL n'est pas un journal de diserts hypocrites qui procèdent par insinuations cauteleuses et qui ne disent jamais ce qu'ils pensent. Nous, non seulement nous exprimons nettement notre pensée, mais encore celle des autres.

Sans doute, un grand nombre de nos fidèles lecteurs, s'ils étaient mis en demeure de proclamer qu'ils pensent comme nous, ou qu'ils nous blâment de notre franchise, pencheraient vers le blâme, dans la crainte des représailles dont ils connaissent si bien toute la férocité. Mais, au fond de leur conscience, ils nous félicitent et, à l'aide de leur modeste obole, ils nous fournissent

les armes et les munitions qui nous permettent de les défendre et de poursuivre leur émancipation.

Lorsque l'heure de la délivrance sonnera pour eux, grâce à nous ; lorsque nos efforts les auront soustraits aux serres impitoyables d'un clergé avide de jouissances, de puissance et de biens, au cri de reconnaissance que pousseront des milliers et des milliers de poitrines, on jugera seulement du degré d'amour que le peuple professe pour son dévorant clergé.

Allez ! allez ! Nos Seigneurs ! Mettez la main à la pâte ; faites-vous agents électoraux ; grimpez sur les hustings ; rédigez des mandements ; absolvez les bleus ; damnez les rouges ; faites à votre guise ! Mais n'oubliez pas que l'heure de la rétribution sonnera, et que pour vous elle peut n'être pas drôle du tout.

CANADIEN.

MAUVAISE RAISON

Les journaux quotidiens se sont lancés, il y a quelque temps, dans une discussion assez vive à propos de l'emploi que M. Beaugrand, directeur de la *Patrie*, avait cru devoir faire de la taxe scolaire imposée sur ses propriétés.

On sait qu'il est prévu, à moins d'ordre contradictoire de la part du contribuable, que les sommes provenant de propriétés appartenant à des catholiques soient affectées aux écoles catholiques, et, réciproquement, pour les propriétés et les écoles protestantes.

Un professeur — catholique, sans doute — et naturellement très intéressé au bon état du fonds scolaire catholique, eut la curiosité de demander, par voie de la *Presse*, s'il était vrai que l'argent des taxes provenant des propriétés de M. Beaugrand fût versé au fonds scolaire protestant.

Le lendemain, la *Presse* recevait du trésorier de la municipalité, M. Robb, une lettre l'informant que le produit des taxes scolaires payées par M. Beaugrand était, sur sa demande expresse, déposé au profit des écoles protestantes.

La *Presse* et le *Monde* poussèrent les hauts cris, ce dernier journal même, avec la jobarderie qui le caractérise, s'empessa de tourner la question à l'incident politique, et réussit à se faire suivre sur ce terrain banal par un naïf journal libéral nouveau-né.

La *Presse* seule donna un semblant de raison à sa protestation en affirmant qu'un catholique n'avait pas le droit, à son gré, de se soustraire aux obligations contractées par ses co-réligionnaires.

Il n'y a à ce raisonnement qu'un point faible, mais un point très important dans la position où nous sommes en ce moment.

La *Presse* prétend que, bon gré mal gré, un catholique est obligé de payer sa taxe aux écoles catholiques.

Mais, s'il n'utilise pas les écoles catholiques, s'il envoie ses enfants à l'école protestante, de quel droit va-t-on employer son argent contre son gré ?

Ne voit-on pas que c'est là le grief le plus odieux dont se plaignent les Manitobains ?

Avant tout, ils demandent de n'être pas taxés pour le soutien d'écoles dont ils ne se servent pas et ne veulent pas se servir.

Et ce sont les défenseurs des privilèges du Manitoba qui desirant jouer aux petits Greenways à l'égard des contribuables de Montréal.

La théorie de la *Presse* est insoutenable, et son grief contre M. Beaugrand est injuste, posé comme elle le pose.

Il ne s'en suit pas, par exemple, que nous approuvions la conduite de M. Beaugrand dans son cas particulier, et cela, à deux points de vue.

La taxe scolaire n'est pas analogue à la répartition ecclésiastique.

Dans ce dernier cas, le catholique qui fait part de son intention de ne pas profiter des avantages spirituels de la paroisse ecclésiastique, est libéré de l'obligation en plein; et tant qu'il ne s'affilie pas à une autre secte, profite de l'économie réalisée.

Si cette opération financière est peu prise au moral, elle a des compensations au matériel.

Il n'en est pas de même pour la taxe scolaire. Si vous ne la payez pas aux catholiques, vous la payez aux protestants ; en tout cas, il faut

toujours la payer. Par conséquent, il faut avoir un caractère bien pointu pour jouer ainsi une niche à ses co-réligionnaires, quel que soit le peu d'enthousiasme que provoquent leurs pratiques.

Cette considération dernière ne s'applique certainement pas à ceux qui font fréquenter à leurs enfants des écoles protestantes. Pour ceux-ci, il est naturel qu'usant des écoles protestantes, ils réservent à leur soutien leur contribution.

Mais, le cas se singularise lorsqu'un catholique n'a pas d'enfants ou n'envoie les siens à aucune école.

Priver de leur quote-part les écoles catholiques, pourquoi ?

Parce qu'on les trouve insuffisantes, arriérées ?

Mais, est-on bien sûr que ce soit en coupant leurs maigres ressources qu'on grandira leur efficacité ?

Ne croit-on pas que les hommes qui gémissent sur leur faiblesse feraient bien mieux de mettre la main à la poche pour les relever que de porter leur argent aux institutions protestantes dix fois plus riches ?

MAGISTER.

LE MANDEMENT

Il va y en avoir un.

Ce mandement des évêques sera collectif et, d'après nos informations, il semble que l'idée dominante, l'idée inspiratrice de ce mandement sera celle-ci :

Il est de l'intérêt de notre sainte religion que la minorité catholique du Manitoba ait ses écoles séparées. Bien que cette minorité soit tout à fait insignifiante et qu'elle ne tienne nullement à avoir d'écoles, séparées ou non, nous devons, nous évêques, nous servir de ce misérable motif électoral pour assurer le triomphe de nos bons amis les conservateurs.

N'est-il pas honteux de voir les politiciens agiter cette insignifiante question et exploiter le fanatisme des électeurs pour gagner la partie ? Oui, certes, cela est honteux ! Mais combien plus honteuse encore est l'attitude du clergé, qui met son influence au service de cette comédie, qui tient toutes les ficelles qui font agir les pantins du castorisme !

Est-ce que les députés ne sont pas élus pour autre chose que le règlement des affaires de sacristies ? Est-ce que les catholiques du Mani-toba ne sont pas libres d'instituer autant d'écoles dirigées par les bonnes sœurs et par les chers *ignorantins* que cela leur fera plaisir ?

Eh bien, alors, laissez-nous donc tranquilles, sinistres farceurs que vous êtes, avec vos protestations et vos mandements !

Tout cela ressemble à la captivité du Saint-Père et aux mauvais traitements qu'on est censé lui infliger.

Allez, Messieurs ! Envoyez fort le mandement !

Il prouvera une fois de plus que vous avez perdu le don de la persuasion.

Il prouvera une fois de plus que vous en êtes réduits à la menace, et cette constatation est un signe non équivoque de votre déchéance future.

ILLETRE

MIRACLE

Nous voilà en face d'un nouveau miracle et c'est de la très catholique Espagne qu'il nous arrive.

Il paraît qu'il ne pleuvait pas depuis longtemps dans la capitale des Asturies et que par contre les coups pleuvaient trop dru à Cuba.

On se décida donc à faire une procession solennelle en l'honneur du bienheureux St-Labre de pouilleuse mémoire.

Le cercueil du vénéré fut porté dans un cortège solennel comprenant plus de huit cent curés et de plusieurs milliers de moines.

La reine et tout son cabinet assista à la cérémonie célébrée à la Cathédrale.

Je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais ces prières et ces processions, après trois mois de sécheresse, me rappellent toujours le monsieur prudent qui attend à la roulette que la rouge ait sorti vingt fois de suite pour *ponter* sur la noire.

Généralement, ça lui réussit. Il en a été de même à Madrid.

Trois jours après, il est tombé une ondée.

Immédiatement : Miracle ! Il est vrai que l'insurrection cubaine marche de plus belle.

Le miracle est bien simple :

Il est tombé assez d'eau pour débarbouiller St Labre, mais pas assez pour laver le sang créole versé sur la Perle des Antilles.

DON JOSE.

Fermeture des Magasins

Le conseil municipal, autorisé par le parlement provincial, vient de mettre en vigueur la loi connue sous le nom de "Fermeture à bonne heure."

En vertu de cette loi, tous les magasins doivent fermer à 8 heures du soir, que les propriétaires le veuillent ou non.

On donne toutes sortes de raisons pour motiver ou excuser cette violence, mais jusqu'ici aucune raison réellement valable n'a été fournie.

Ni l'hygiène, ni la morale, ni l'intérêt public ne sont en jeu. Par contre, la liberté de tout le monde est sacrifiée à un caprice, sinon à une manœuvre électorale.

Des commerçants, en assez grand nombre, résistent à cette violence. Ils ont raison, et s'ils persistent dans leur résistance, ils triompheront aisément de cette loi scandaleuse, issue d'une vulgaire cabale.

Il n'est pas nécessaire d'ergoter longuement pour montrer l'illégalité et le vice de la loi nouvelle. Avant toutes choses, la constitution, qui est le régulateur des lois, assure la liberté du commerce. Cette liberté n'est limitée que par ce qui pourrait en elle être attentatoire à la liberté publique, ainsi qu'à l'hygiène et aux bonnes mœurs.

Dans l'espèce, aucun motif de cette nature n'est invoqué. L'on ne peut pas prétendre que le travail prolongé des commis marchands a provoqué une mesure humanitaire, puisqu'une grande partie des commerçants courbés sous cet ukase n'emploient pas de commis.

C'est donc du bon plaisir ou quelque chose de pire.

Les commerçants de détail sont les facteurs nécessaires, les agents les plus actifs de la prospérité publique. Par leur intermédiaire, le Tré-

se s'alimente des impôts indirects qui frappent le consommateur. En réglementant leurs opérations, en leur imposant des entraves, on commet plus qu'une iniquité, on commet encore une maladresse. Et si, par impossible, cette loi odieuse et ridicule était maintenue, il faudrait en décréter une autre, logique, corollaire indispensable de la première : la suppression radicale de la loi des faillites.

On ne comprendrait pas, en effet, que le commerce soit réglé, qu'il soit entravé par l'autorité, et que l'autorité fasse peser sur le commerce la responsabilité des désastres qu'elle aura violemment provoqués et, dans presque tous les cas, rendus inévitables.

Non seulement cette loi a un caractère révoltant, mais elle crée un précédent fort dangereux pour nos libertés. Lorsque l'on entre dans l'arbitraire, on s'égare aisément et les fautes s'accumulent en même temps que les inquiétudes augmentent.

En vertu du principe de la "Fermeture à bonne heure," ou plutôt en l'absence de tout principe, on pourra sous peu réclamer le rétablissement de l'antique coutume du couvre-feu, et décider que passé dix heures, nul ne devra circuler dans les rues.

Après cela, le champ sera libre, et l'on nous serrera entre les murailles d'une caserne ou d'un couvent. On nous imposera l'heure et le menu de nos repas, celle de notre lever et de notre coucher; on décidera de la coupe et de la qualité de nos vêtements, etc., etc. Nous formerons un vaste phalanstère et, à l'instar des religieux ou des soldats, nous serons soumis à une discipline étroite, sévère et uniforme.

Cette prévision n'est nullement fantaisiste. Du moment qu'un groupe turbulent peut obtenir, à l'aide de promesses et de menaces que le bulletin électoral a le pouvoir de réaliser, une loi aussi contraire au droit des gens et aux intérêts généraux de toute une population, on peut redouter qu'un autre groupe, usant du même pouvoir, fasse décréter, à force d'intrigues, une loi tout opposée, la "Fermeture tardive," par exemple.

Que dirait-on si, pour satisfaire un groupe puis-

sant d'agitateurs électoraux, on décréterait que tous les magasins devront rester ouverts jusqu'à onze heures du soir?

On hurlerait et on aurait raison. Et pourtant la loi qui impose la fermeture à huit heures n'est pas moins monstrueuse que celle qui imposerait l'ouverture jusqu'à onze heures ou minuit.

S'il ne s'agit que des commis, qu'ils se protègent eux-mêmes en se syndiquant. La loi les autorise à se former en corporation, et ils peuvent imposer leurs conditions aux patrons. S'il s'agit de commerçants dépités de ne pas faire d'affaires, cela les regarde. Qu'ils ferment ou qu'ils ouvrent à leur guise; il y a là une concurrence qui ne peut qu'être favorable aux consommateurs, et, consommateurs, ils le sont eux-mêmes.

La question de fermeture obligatoire est fort intéressante. Les tribunaux vont être saisis des doléances et des réclamations d'un certain nombre de commerçants réfractaires aux beautés du nouveau régime, et selon les décisions rendues par les pouvoirs judiciaires, nous reviendrons sur le sujet.

En attendant, notre opinion est que cette loi est injuste, inapplicable, et qu'elle ne durera pas longtemps.

PERRIN DAUDIN.

Il est dû au Réveil à l'heure actuelle, quelque chose comme \$1950 d'abonnements, soit pour l'année courante, soit pour arrrages. Cette somme représente le gain de toute une année, et nos abonnés nous obligeraient en nous faisant parvenir chacun et tous le montant qu'ils doivent. C'est une mince affaire pour eux, et cela représente pour nous le moyen de faire des améliorations sensibles à notre publication. En même temps qu'il nous feront parvenir ce montant, nos abonnés sont aussi priés de nous envoyer les noms de leurs amis qui pourraient recevoir le journal. Il nous faut augmenter notre circulation de 500 d'ici à janvier prochain, et avec un peu de travail, nous y arriverons facilement.

PERSEVERANCE

Aux grands maux les grands remèdes. La consommation à son début cède invariablement à l'emploi persévérant du *Baume Rhumal*. 25c partout.



ERNEST LAVIGNE

BIOGRAPHIES

ERNEST LAVIGNE

ESQUISSE FANTAISISTE ET QUASI VÉRIDIQUE

Le *Passe-Temps* est presque honteux de publier le portrait de M. Ernest Lavigne, tant ce sémillant personnage est connu et populaire à Montréal.

Le citer seulement, cela suffirait pour évoquer un peu partout de joyeux souvenirs et pour rappeler toutes sortes de saillies et piquantes réparties dues à sa bonne humeur.

Le citer seulement, cela suffirait pour évoquer un peu partout de joyeux souvenirs et pour rappeler toutes sortes de saillies et piquantes réparties dues à sa bonne humeur.

L'usage n'autorise personne à publier des notes biographiques complètes sur un sujet vivant, cela pour plusieurs raisons. La première, c'est que ce procédé entraîne nécessairement la divulgation d'une quantité de détails indiscrets : l'âge de l'écorché, par exemple, ainsi que ses habitudes courantes que le temps n'a pas encore sanctifiées. En second lieu, lorsque l'objet d'une biographie est encore vivant, il est exposé à subir des modifications radicales au physique et au moral, modifications qui peuvent avoir pour résultat de valoir au biographe une réputation d'imposteur. Ainsi, par exemple, Ernest Lavigne qui est beau garçon aujourd'hui peut être grêlé l'an prochain et complètement chauve ; de même qu'il risque de devenir casanier au point de ne sortir que le jour de la Saint-Jean-Baptiste. Cela le rendrait méconnaissable et vaudrait à son biographe l'épithète de menteur, que la postérité ne se gênerait pas de lui appliquer sur la foi d'un de ses concurrents assez avisé pour saisir les traits définitifs de l'homme et de son caractère.

Je n'ai donc que le droit de dire d'Ernest Lavigne qu'il est né où cela lui a fait plaisir ; qu'il est toujours vivant et qu'il a l'âge qu'on veut bien lui donner. Si on le flatte il remercie, car il connaît la bienséance.

Sauf les transformations futures qu'il pourra subir, Ernest Lavigne est de taille moyenne, fluet mais robuste, et d'une pétulance qui résiste à tous les accablements physiques.

Toujours tiré à quatre épingles, une souillure sur ses vêtements le désespère et une goutte d'eau sur son chapeau lustré le plonge durant 18 secondes dans le marasme.

Il ne porte que d'irréprochables redingotes, accompagnées d'une semi-cérémonieuse cravate blanche et se permet le pantalon clair. Personne ne peut se vanter de l'avoir vu dans une autre tenue. L'hiver, il a un superbe pardessus de loutre, et lorsque le thermomètre atteint le degré de congélation du mercure, seulement alors le maestro Lavigne se risque à porter un casque, qu'il quitte bientôt, du reste, car cela l'enrhume.

Du corps, passons à la tête. Celle-ci est pleine de finesse expressive, même vue de derrière. Il a les yeux vifs, le nez effilé, la bouche souriante, et les dents solides. Ses cheveux drus, abondants et bouclés, ont une nuance argentée qui ne paraît nullement l'affliger, et sa moustache fine et noire tranche singulièrement sur la blancheur de sa chevelure.

Je ne prétends pas que c'est uniquement à cause de cette particularité qu'Ernest Lavigne est remarquable et remarqué ; non. Il a d'autres qualités qui justifient l'engouement de ses amis. Mais il est temps de dévoiler le secret de ce diable d'homme, car le peuple ne doit pas être trompé. Ernest Lavigne a en réalité la moustache blanche et les cheveux noirs ; mais comme il tient beaucoup à se faire une tête de *garde-française*, il décolore ses cheveux et noircit sa barbe. Voilà ! J'attends maintenant l'action en dommages qu'il va m'intenter, mais, tant pis ! la vérité avant tout.

A part ce travers, Ernest Lavigne a oublié d'être imbécile, ou bien il n'en a pas eu le temps ; il est si occupé ! C'est un boute-en-train qui turlupine, aguiche et taquine ses amis tant qu'il peut, mais sans outrepasser les limites de la bienséance. J'ai déjà dit qu'il la connaissait parfaitement.

Une seule chose le fâche : c'est que l'on s'aperçoive des procédés dont il use lorsqu'il se livre à des exercices de prestidigitation. C'est le temps de se méfier de lui, car il boxe formidablement. Le grand Epiverdeux en sait quelque chose. Mais il se reprend vite et regrette toujours son mouvement d'humeur, car, je ne saurais trop le répéter, il connaît la bienséance au point que je l'en crois l'inventeur.

C'est tout ce que je puis dire sur son compte. Je ne parlerai pas de sa valeur comme musicien,

exécutant ou compositeur, d'abord parce que l'espace me manque et parce que le ton exagérément badin de cette plaisanterie cadrerait mal avec les appréciations sincères et flatteuses que l'impartialité, bien plus que l'amitié, m'obligerait en conscience de faire à ce sujet.

TRIBOULET

LES CHOUETTES

Inutile de répéter ce que nous avons dit maintes fois : il est de bon ton dans les milieux à grands principes de déblatérer contre la France, d'étaler son impiété, d'énumérer ses vices et de souhaiter à la jeunesse l'éloignement des dangers de cette vicieuse Babylone.

Les Canadiens qui vont à Paris compléter leurs études sont les premiers à souffrir des préventions ainsi soulevées.

Les fruits secs et les impuissants qui restent ici par honte d'étaler dans un centre intellectuel leur ignorance crasse se plaisent à colporter les dires et les racontars des salons de la Haute, où l'on mange à pleines dents de la France républicaine.

Tour à tour chacun des divers groupes, artistiques ou scientifiques, frais émoulus de la grande école française, sont victimes d'une hostilité, sourde quelquefois, toujours sensible.

Les peintres ont eu leur tour et maints hypocrites ont feint de se signer deux fois avant de laisser poser leur plus ou moins attrayante moitié devant des lauréats du Salon.

A d'autres moments, ce sont les médecins qui servent de tête de turc.

Il y a là dedans une grosse question de boutique ; les confrères qui font partie de l'Union de Prières y sont bien pour quelque chose. Toujours est-il qu'on se chuchote des horreurs et que ces braves jeunes gens enthousiastes, pleins du beau feu de la science, sont quelquefois navrés de se heurter à des obstacles qui sentent d'une lieue leur tartuffe.

Quel dégoût doit donc être celui de cette belle jeunesse, intelligente, pêtée de dévouement, qui se sent calomnié, diffamée en dessous,

qui ne voit opposer que des obstacles à ses ardeurs pour le bien ; quel gros chagrin doit être enfin le leur quand ils entendent du haut de la chaire dite de vérité tomber des paroles comme celles que prononçait à St Jacques le R. P. Duckett :

Il est d'obligation, pour le malade sur son lit de mort, de faire venir le prêtre auprès de lui. S'il l'oublie, c'est à ceux qui l'assistent, au médecin, par exemple, d'appeler le prêtre. Malheureusement, depuis quelque temps, il nous arrive d'Europe beaucoup d'idées anti-religieuses, sur le point des derniers sacrements, comme sur tout autre point. En Europe, il existe la société des solidaires, dont les membres s'engagent à mourir sans sacrements.

Dans un milieu où se forment de pareilles organisations, on peut juger des idées qu'on a sur l'Extrême-Onction. Il faut se tenir en garde contre les mauvais livres et contre les plaisanteries et les conversations des médecins qui nous viennent de là, et si ces médecins ont de pareilles idées, on ne doit pas les appeler auprès d'un malade en danger de mort.

Pour bien juger la France, a-t-il dit en substance, il ne faut pas la voir superficiellement, ni avec les préjugés qui, malheureusement, l'on se plaît trop à répandre dans notre pays et ailleurs, mais l'on doit pénétrer dans les réalités, chercher le bien caché, s'introduire là où la vertu réside, déguisée, ignorée, sans bruit.

Eh bien on calomnie ce milieu-là, on calomnie la France ; on calomnie ses savants et ses enfants.

Est-ce la mort de Pasteur qui permet d'énoncer des infamies pareilles ?

D'ailleurs nous avons dit que ces accusations étaient infâmes et nous avons pour les démolir un solide appui.

Le Père Tripier, dominicain, qui a prêché le Carême à Notre-Dame se chargera de répondre pour nous.

Voici ce qu'il a dit dans une conférence au Cercle Ville-Marie, et nos jeunes amis sentiront dans ses paroles un courage nouveau pour affronter dans leur profession les insultes et les injures des "chouettes" — le mot est du Père Tripier — comme le rev. M. Duckett :

Il y a en France deux classes d'excentriques : les chauvins, qui voient tout en rose ; les "chouet-

tes" qui n'ont dans la bouche que des paroles de désespoir. Les premiers se trompent, les seconds font aussi erreur, car la foi n'est pas morte et la religion se porte bien en France, bien qu'elle n'ait pas toute la pléthore de la santé.

"Chouette," M. Duckett!

On dit que la religion est morte en France, mais regardez donc cette armée innombrable de religieux et de religieuses qui tous s'intéressent à l'enfance et dirigent l'éducation de la jeunesse; ces collèges, ces lycées qui demandent des aumôniers, avides qu'ils sont d'instruction religieuse. Partout où vous irez dans les rangs de la classe ouvrière, de la bourgeoisie ou de l'aristocratie, vous y retrouverez l'action bienfaisante du clergé, contrairement à ce que disent les grincheux ignorants.

"Ignorant grincheux," M. Duckett!

Les grandes prédications quadragésimales et les missions sont suivies avec assiduité et ferveur. Si le prédicateur a quelque renommée il attire à lui des foules immenses et les places à l'église sont disputées comme dans les théâtres aux belles représentations. Cependant les français sont difficiles, surtout les esprits forts, et il arrive parfois qu'il y a des désordres au cours de certaines missions, mais dans ces cas exceptionnels il faut en attribuer le blâme aux curés qui manquent de tact dans le choix de leurs prédicateurs. Les jésuites, les dominicains, les rédemptoristes, les franciscains ont des genres variés qui ne conviennent pas dans tous les milieux.

"Manquant de tact," M. Duckett!

Quand on voit, s'écrie le rév. Père Tripier dans un mouvement pathétique, un pays comme la France produire plus de 40,000 prêtres, 130,000 religieux, édifier des maisons de charité, ouvrir des hôpitaux, les confier à la direction des petites sœurs des pauvres, encourager les associations de bienfaisance, prêcher la paix et l'harmonie, tenir dans ses mains le sceptre de la science, donner les plus beaux exemples de vertus patriotiques et civiques, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la mère-patrie est profondément croyante et qu'elle mérite encore le titre de fille aînée de l'Église!

Empêchez, M. Duckett!

PARIGOT

L'ARMATURE

En passant l'autre jour sur la rue St Jacques, un ami me poussa le coude pour me montrer le joli groupe qui sortait de la nécropole du père Grenier.

C'étaient tous d'anciens directeurs; d'un pied léger et sautillant — l'un même d'un pied claudicant — ils descendaient le parvis de ce temple de la finance, où les actionnaires ont laissé le plus pur de leur graisse et les déposants le plus précieux de leur peau.

Leur allure était dégagée, leur front serein. Aucun souci ne semblait altérer leur belle humeur; on eût dit, à les voir se retourner d'un air de complaisance l'un vers l'autre, se saluer en gens d'importance, qu'ils étaient attendus au Forum pour y recevoir la couronne civique.

— Quand on pense, dis-je à mon ami, dans un accès d'insurmontable dégoût, qu'il aurait suffi, il y a quelques mois, d'un simple actionnaire bien décidé pour envoyer la crème de ce beau monde-là à la cour d'assises au milieu, des acclamations de toute la population! Maintenant, qui est-ce qui y songe? c'est fini. Les payeurs sont ruinés, et les conseillers fleurissent. *Doux pays!*

— Pourquoi t'emporter? Mais, ce qui arrive est tout simple. Il fallait le prévoir, voilà tout; tu te serais évité un bien inutile bouleversement de sang, très préjudiciable, au printemps, comme te l'apprennent chaque jour les réclames de préparations médicales qu'on dépose à la poste.

— Voyons, trêve de tes plaisanteries; je suis écœuré du sans-gêne de ces gens-là; leur impunité me révolte, leur front me fait rougir. Comment diable ont-ils pu tenir debout derrière leur façade écroulée? Quel Samson a pu étayer les poutres de cet adifice ébranlé?

— Calme-toi. As-tu lu Hervieu, un jeune parisien qui vient de se battre avec le prince de Sagan à propos de sa dernière pièce, *la Meute*, où le noble seigneur avait cru voir son propre portrait peu flatté. Connais-tu son livre intitulé *l'Armature*?

— Non, mais viens au fait.

— Eh bien, ce livre te donnerait la solution

de l'état d'âme de ces bons directeurs, la clef de leur incroyable quiétude et de leur esbrouffante tranquillité. Je n'ai pas le livre sous la main, mais je l'ai lu assez attentivement pour pouvoir t'exprimer l'essence de l'idée, le suc de la théorie de l'*Armature*. Si tu veux m'accorder deux minutes pendant que nous allons prendre l'absinthe chez "Emile," je vais t'exposer cela dans le fil.

— Entrons, tu es mon Ariane, je te suis.

— On désigne généralement, n'est-ce pas, sous le nom d'*armature* un assemblage de pièces de métal destinées à soutenir et à contenir les parties moins solides ou mouvantes d'un objet déterminé. D'après Hervieu, pour soutenir la famille, pour contenir la société, pour fournir et conserver à tout ce monde-là la rigoureuse tenue que tu lui vois, il y a une armature en métal qui est faite de son argent ou de celui des autres après qu'il se l'est approprié. La-dessus on dispose la garniture, l'ouvrage d'art, la maçonnerie, c'est-à-dire les devoirs, les principes, les sentiments qui ne sont point la partie résistante mais celle qui s'use, se change à l'occasion et se recharge. L'*armature* est plus ou moins dissimulée, ordinairement tout à fait invisible, mais c'est elle qui empêche la dislocation quand surviennent les accrocs, les secousses, les tempêtes imprévues, quand l'étoffe des sentiments se déchire et que se fend la devanture des devoirs et des grands principes. C'est seulement en ces circonstances-là et pour quelques instants qu'on peut apercevoir dans le cœur de la société son armature mise à nu, le lien d'argent. Mais vite, on recouvre cela de sentiments neufs et de principes d'occasion. On remplace les préjugés détériorés et les devoirs crevés. Et l'*armature* a supporté le tremblement ! Elle est restée en permanence pour maintenir scrupuleusement la forme et l'apparence du foyer financier et pour recevoir la réparation dont avaient besoin les façades. Comprends-tu maintenant, grand St-Thomas ?

— Comment, veux-tu dire que c'est l'argent qui a tiré ce monde-là du pétrin, qui leur a refait une virginité ?

— Allons, d'où viens-tu, beau nuage ? Nierais-tu encore la force du vil métal, la puissance de ce Sésame. Regarde donc ce pauvre diable

qu'on emmène dans la voiture de la patrouille au milieu des huées de la populace. Il a volé un pantalon pour remplacer les guenilles qui recouvraient à peine sa nudité. Il sera bouclé ce soir à l'ours et demain attrapera six ou douze mois à l'ombre. Par contre tu connais Un Tel qui a volé trente mille piastres aux compagnies d'assurances, Un Tel qui a passé aux banques cent mille dollars de fausses signatures, Un Tel qui en est à sa dixième banqueroute frauduleuse, Un Tel qui a donné un coup de pouce à l'horloge pour avancer le trépas d'un oncle à héritage, les as-tu jamais vus dans le véhicule de la police ? Allons donc. Ils ont eu leur moment de frayeur, ils se sont angoissés quelques heures en recevant la lettre du magistrat les priant de venir s'expliquer. Mais tout s'est arrangé ; ils avaient de l'*armature*, ils se sont refait une façade. Ne crains rien, en dépit de la débacle, il reste de l'*armature* dans la boutique en face ; avant longtemps on va réédifier sur cette armature une nouvelle façade sur laquelle les gogos seront encore trop heureux de placarder leurs bons dollars si durement gagnés.

— Alors, tu crois notre peuple assez naïf pour se laisser encore pincer par ces farceurs démasqués ?

— Certainement, *to making fools there is no end.*

ARETIN.

LA GRANDE SOIRÉE des DUFLOST

Devenue riche, Mme Duflost a décidé que, pendant l'hiver, elle offrirait deux bals à ses intimes ; mais en femme de beaucoup d'imagination et d'une sévère économie, elle a aussi décidé que ces réceptions auraient lieu le lendemain même des deux grandes fêtes officielles devant être données à l'Élysée par M. le président de la République.—Pourquoi ???—C'est ce que va nous apprendre M. Duflost qui revient d'une course que lui a ordonnée son épouse.

Madame—Eh bien, chéri, as-tu réussi ? Hein ! mon idée était bonne, pas vrai ?

Monsieur—Excellente, malheureusement impossible à réaliser, à ce que m'a affirmé le glacier des fêtes officielles.

Madame—Je suis certaine ou que tu ne m'as pas comprise ou que tu te seras mal expliqué. Voyons; répète un peu pour voir.

Monsieur—Ah! ça, tu me prends donc pour une huitre?

Madame—Non, mais vous autres hommes, vous avez toujours la rage de faire les malins. On vous charge d'une commission, rien que d'une commission.... Dire cela et pas autre chose.... Ah! ouiche! on a beau vous seriner la leçon. Il faut que vous y ajoutiez encore du vôtre.... Je jurerais que tu as changé ma proposition au glacier des fêtes officielles.

Monsieur—Pas le moins du monde. Je lui ai dit carrément ceci: "En gâteaux, sandwiches, bouillons, viandes froides, rafraichissements, etc, que vous fournirez à l'Élysée, il devra vous rester, après la fête, une partie non consommée... Eh bien, de ces comestibles restés, qui vous auront été déjà payés....—et j'ai appuyé sur le "qui vous auront été déjà payés"....—je vous offre encore 25 p. c. du prix que vous les aurez vendus une première fois. En un mot je vous en débarrasse au rabais." Hein! c'était bien là cette commission que tu m'avais donnée?

Madame—Oui.... et que t'a répondu le glacier à cette proposition avantageuse?

Monsieur—Il s'est mis à rire et a fait claquer son ongle sur sa dent en disant: "Après chaque fête il ne me reste pas ça.... et j'en fournirais le double qu'il en serait encore de même. C'est à croire qu'il y a des invités qui attendent toute l'année pour manger leur content cette nuit-là. Ils font table rase que c'est une bénédiction.... Pas un fifrelin à glaner derrière eux.... un radeau de la *Méduse*, quoi! Des ogres.... ou des gens qui en emportent pour leur famille." Voilà ce qu'il m'a répondu.

Madame, se résignant—Alors, notre soirée n'aura pas de buffet. C'est malheureux, car, avec mon idée, nous aurions fait gros d'embarras à bon marché.

Monsieur—Nous nous contenterons d'offrir des rafraichissements.

Madame—Oui, eau sucrée et orgeat pour les dames; bière pour les hommes.

Monsieur—Et des glaces.... Pendant que je tenais le glacier, je lui ai fait ma commande...

Cinquante demi-glaces qu'il nous passe à trente-cinq centimes.

Madame, tressautant — Comment dis-tu ça? Cinquante!! tu es donc fou!

Monsieur—Dame! oui, cinquante.... puisque tu comptes sur près de deux cents invités.

Madame—Il me semble qu'on peut s'en tirer sans glaces. Seulement, il faut s'y prendre adroitement.... Au moment le plus chaud, nous prierons Mlle Ragirel de nous chanter son grand morceau: *Ma belle Georgienne*. Elle nous en embête toute l'année; il est juste qu'une fois au moins ça nous profite.

Monsieur effrayé—Est-ce que, sérieusement, tu veux faire chanter Mlle Ragirel?... Un chat enfermé dans une table de nuit!!! Oh! oui, tu as raison, il n'y aura pas besoin de glaces!!—Personne ne les attendra, j'en réponds car à la sixième note, chacun courra au vestiaire!!!—Crier "au feu" ou faire chanter cette demoiselle, cela revient au même pour qui veut voir ses salons évacués en un clin d'œil....

Madame—Ta, ta, ta, tu t'exagères la puissance vocale de Perpétue.... Ah! si j'avais les moyens, comme le Président! Si le gouvernement venait me dire: "Tenez voilà tant pour vos frais, ne lésinez pas." Oui, je leur donnerais la Patti; mais comme le gouvernement ne m'offrira rien, je trouve que Perpétue est suffisante.... Et puis nous recommanderons au pianiste accompagnateur d'y aller les poings fermés.

Monsieur—Mais avec le cachet payé à cet accompagnateur de la Ragirel, nous pourrions offrir des glaces.

Madame—Supprimer le pianiste! Alors, qui nous fera danser?

Monsieur—L'orchestre, parbleu! L'orchestre de six musiciens que tu as retenu.

Madame—Oui, mais j'ai réfléchi et je n'ai rien retenu.... Six musiciens nous coûteraient les yeux de la tête.

Monsieur, devenu grave—Causons donc sérieusement, ma chère amie: Pas de buffet, pas de glaces, pas d'orchestre.... et cela sous prétexte que cela coûterait trop.

Madame—Est-ce que tu vas me faire un crime de viser à l'économie?

Monsieur—Non, grands dieux, non.... Mais

puisque tu retranches tout, je te demanderai à quoi tu entends dépenser le crédit de douze cents francs que je t'ai alloué pour donner ta soirée ?

Madame.—Et ma toilette de bal ??? Tu n'as sans doute pas compté que je recevrais mon monde toute nue ?

Monsieur, sèchement.—Tu m'avais pourtant affirmé, quand, pour la première fois, tu m'as parlé de ce bal, que tu t'en tirerais avec une de tes anciennes robes. Tu as même ajouté : Et je te prie de croire que je ne serai pas encore une des moins élégantes."

Madame, sans répondre directement.—Si cela peut te faire plaisir je me mettrai en pauvresse.

Monsieur, jugeant inutile de lutter.—Daigneras-tu au moins m'apprendre ce qu'a coûté cette nouvelle robe ?

Madame, câline.—Surtout ne me gronde pas, mon chat, je te jure que c'est la faute de la couturière.... Je lui avais bien recommandé de ne pas dépasser cent cinquante francs.... Ah ! d'abord, il faut te dire que ma couturière a été débordé par l'ouvrage à cause du mariage de la reine d'Espagne.... C'est elle qui a fait presque toutes les robes des grandes dames espagnoles. Donc, quand je suis venue pour réclamer la mienne, la couturière s'est frappé le front en s'écriant : Comment, cette robe est pour vous ! Il ne faut pas m'en vouloir, mais je me suis perdue au milieu de toutes ces commandes ! J'ai cru que votre robe était pour la reine.... Alors j'ai forcé pas mal sur la garniture, de sorte que le prix dépasse un peu les cent cinquante francs convenus." En me disant cela, ma couturière avait un tel air de sincérité, que je me suis laissé toucher, et....

Monsieur, qui ne croit pas un mot de cette histoire.—Bref, combien a coûté cette robe ?

Madame, après hésitation.—1.198 fr 60 c.

Monsieur, recevant le coup sans broncher.—C'est donc avec les vingt-huit sous qui te restent que tu te proposes de faire face aux frais d'un bal de deux cents invités.... car tel est le nombre, m'as-tu dit, des lettres envoyées.

Madame.—Envoyées ? Non, mais préparées.] Si tu le désires, nous en supprimerons la moitié.

Monsieur.—Et, encore, cent personnes ne pourront jamais tenir dans notre appartement.

Madame.—Nous ferons monter nos meubles au grenier.

Monsieur.—Même avec nos meubles enlevés, la place nous manquera encore.

Madame.—Si nous décrochions aussi nos tableaux ?

Monsieur, après avoir réfléchi.—Puisque tes invitations ne sont pas encore expédiées, je propose une chose.... Remplaçons le bal par un dîner de six couverts, (tirant dix louis de son gousset) et voici pour solder les frais supplémentaires de ce repas.

Madame, après avoir empoché les dix louis.—Je propose encore mieux.... Supprimons même le dîner.

Monsieur.—Mais, au moins, te fat-t-il une occasion, de mettre et de faire voir ta fameuse robe de 1,198 fr. 60.

Madame, avec une risette.—Quand je ne la mettrai que pour toi seul où serait le mal, mon loup vert ? (Gaiement.) Oui, c'est décidé, pas de bal !.... Nous nous moquerons de ceux qui clabauderont que tu n'es qu'un pleutre, indigne de la fortune qui lui est tombée du ciel.

Monsieur, froissé.—Moi, un pleutre ! Pourquoi mettrait-on la chose sur mon seul dos ?

Madame.—Parce que j'ai parlé à beaucoup de mes amies de la robe que je me faisais faire. Alors, tout naturellement, chacune se dira : "Quel nez doit avoir cette pauvre Mme Duflost, elle qui s'était mise en frais de toilette !.... Au dernier moment, son pleutre de mari aura reculé devant la dépense."

Monsieur, se redressant.—Jamais un pleutre n'a été dans ma peau ! (Avec autorité) Notre bal aura lieu. [En appuyant] Et il aura lieu avec orchestre, glaces.... et même souper. [D'un ton de tyran] Pas un mot de protestation, Cunégonde, je te le défends !!!

Madame, résignée.—Puisque tu l'exiges !

Le matin même du jour de la fête, M. Duflost qui s'est ravagé le cerveau à la recherche du clou auquel s'accrochera l'admiration de ses invités, se présente triomphant devant son épouse,

l'intermède que, demain, les reporters prôneront dans leur compte-rendu.

Il laisse à sa femme le choix entre le dompteur Koroly avec ses cinq lions les plus féroces, un illustre savant du Paraguay, don Ignacio del Rasoïro, membre correspondant de l'Académie des sciences

Supposant avec juste raison que son salon serait trop étroit pour permettre au dompteur et à ses lions d'évoluer à l'aise, madame s'est décidée pour le savant Paraguayen dont M Duflost ne cesse de lui dire; "Quand il parle, on se pend à ses lèvres!!!"

*
* *

A dix heures apparition des premiers invités. A minuit la foule se presse à tel point dans le local qu'on a, pourtant, vidé de tous ses meubles, que M. Duflost, pour donner un peu plus de place à son monde, se décide à user de l'idée de sa femme. Il fait décrocher ses tableaux. Un "Ouf!" de satisfaction générale le récompense de son ingénieuse idée.

*
* *

Intimement convaincu d'avoir atteint son "ruisselant d'inouïisme," M. Duflost fend les groupes avec l'espoir de recevoir, à chaque pas, les félicitations et remerciements de ses invités.

— Hélas! son espérance est trompée! Son oreille, tendue à l'éloge, ne recueille rien qui le concerne aux stations qu'il fait successivement: 1° Au buffet; 2° Au fumoir; 3° Entre deux portes; 4° Dans le groupe politique. C'est à croire qu'on prend M. Duflost pour un agent de police, qu'on change de conversation à son approche, car il n'entend pas le plus mince éloge.

Tout à coup, éclate ce cri poussé dans l'anti-chambre.

Il arrive!! il arrive!!!

Au même moment, l'illustre savant du Paraguay fait son apparition.

Par malheur, l'idée est venue trop tard à Mme Duflost, pour donner plus de solennité à cette entrée, de faire marcher, devant le phénomène de science, vingt-quatre tambours qui auraient battu de la caisse à tour de bras.

Il est donc précédé seulement par M. Duflost, rayonnant d'orgueil, qui, à tous les invités ran-

gés en deux haies, répète, à mi-voix, sa phrase favorite:

—Vous allez l'entendre! quand il parle, on se pend à ses lèvres!!!

LE CLOU DE LA SOIRÉE

D'abord profond silence produit par une admiration anticipée. On n'entend que le tic tac des montres.

Madame, pour lancer la conversation. —J'avoue que j'ai assez du froid. Il me tarde d'être au printemps qui nous rendra les hirondelles.

—Les hirondelles et les punaises, belle dame.

A ces premières paroles du savant, chacun s'empresse de se pendre à ses lèvres. Encouragé par l'attention générale, le puits de science s'adosse à la cheminée et, après un salut aimable aux dames, il continue

—Oui, les punaises, cette engeance qui date de la plus haute antiquité... Ouvrez la Bible, 319 (édition de Vaugirard-sur-Seine, 1504), chapitre VIII: *De Noé et de son arche au déluge*, et vous y lirez: *Portavit unam punaisiam in arca* (il emporta dans l'arche une punaise). Et cette punaise a suffi pour faire le malheur de l'humanité.

Monsieur, bas à sa femme.—Hein! t'avais-je prévenue qu'on se pendrait à ses lèvres!

Madame, captive à l'extrême.—Pourvu qu'il ne meure pas avant d'avoir fini!

Le savant.—On frémit d'horreur en songeant à ce que l'unique protégée de Noé a laissé de postérité, quand on a le calcul fait par un statisticien allemand.—Prenons un seul couple de punaises, dit-il. Cet insecte se propage annuellement par cinq ou six générations. La femelle pond de cinquante à cent vingt œufs. Prenons, pour terme moyen, cinq générations par an et quatre-vingts par punaise. Le voulez-vous?

(D'un signe de tête, toute l'assistance, fasciné par tant d'érudition, indique qu'elle accepte la moyenne de 80 œufs par punaise.)

Le savant, fort du consentement général.—La seconde génération donnera 40 fois 80, nombre des femelles multiplié par celui des œufs, en tout 3200. La troisième génération 1600 fois 80, ensemble 128,000 œufs. La quatrième 64,000 fois

80, c'est-à-dire 5,120,000. La cinquième 2,560,000 fois 80, ce qui donne 204,800,000 punaises !

(Frémissement d'horreur !)

Le savant, encouragé à creuser la question plus avant.—Supposons, mesdames, ce qui arrive souvent dans les automnes doux, cette sixième génération que nous étions convenu de passer sous silence. Elle nous donnera 102,400,000 fois 80, c'est-à-dire, pour l'année, un total de huit milliards cent quatre-vingt-douze millions de descendance d'une seule paire de punaises.

(A la vue de l'effroi que ce chiffre a amené sur toutes les figures, le savant se hâte d'ajouter pour rassurer l'auditoire):

—S'il n'y avait pas des pays où les habitants mangent les punaises,—ce qui arrête leur développement,—l'humanité entière n'aurait bientôt plus assez de sang pour emplir un boudin de 30 centimètres de long.

Madame, indignée et ne pouvant se contenir —Canaille de Noé !!!

Le savant.—La punaise est plus terrible que le remorda, car ce dernier respecte le sommeil du juste.

(Les applaudissements de l'auditoire accueillent cette pensée profonde.)

Madame, bas à son mari.—Comment se fait-il qu'un homme pareil ne soit pas décoré ?

Monsieur.—Il l'est, ma bonne. Seulement dans son pays ce n'est pas comme en France. Là-bas, tout le monde vient au monde décoré. Alors, quand le gouvernement veut vous récompenser, il vous autorise à retirer votre décoration.

Le savant, continuant.—Le mâle est d'un caractère patient, rusé et—je demande pardon du mot à ces dames—libertin ! Se souciant peu d'une affection unique, il promène ses sentiments ; de là vient la prodigieuse multiplication d'une race qui n'a pas le sens de la famille ni l'amour des enfants... ces deux sentiments qui honorent votre belle France.

Tous, avec enthousiasme national.—Oui, vive la France !!!

(On s'embrasse à la ronde)

Monsieur, bas à Madame.—Hélas ! quel succès... Dis donc, bobonne, n'est-ce pas l'heure de faire circuler des gâteaux

EPILOGUE

Le lendemain de la fête des Duflost, on lisait, dans le premier des journaux du *high-life*:

“ Nous demandons aux lecteurs de vouloir bien accorder à notre reporter quelques jours de repos pour revenir de son abrutissement. Il ne saurait, en ce moment, rendre compte de la soirée stupide qu'il a passée hier à une sorte de bastringue Duflost.

“ Quand donc les parvenus imbéciles cessent-ils de vouloir singer les gens du vrai monde ! ”

EUGENE CHAVETTE.

LE 14 MAI.

Ce jour-là, il y aura une fête sans précédente au Parc Sohmer.

La ville de Montréal, qui a promis \$100,000 comme participation à l'exposition de l'an prochain, n'a pu trouver au fond de ses coffres épuisés la somme nécessaire à l'envoi d'une délégation de nos pompiers au concours international qui doit avoir lieu à Londres.

Nos pompiers ont une expérience et une réputation qui peuvent pourtant les rendre redoutables à leurs concurrents. Renoncer à les voir disputer aux pompiers des grandes capitales des deux-mondes la palme de la victoire, est un sacrifice que la population montréalaise ne voudra pas faire,

Eh bien, pour suppléer à l'impossibilité budgétaire de la Ville qui, réellement ne peut couvrir les frais de cette campagne, on a imaginé de donner au Parc Sohmer une fête monstre, dont le produit sera destiné aux braves pompiers qui iront là-bas montrer ce que vaut l'organisation de notre corps spécial.

Le programme qui n'est pas encore définitivement arrêté, offrira des attractions tout à fait nouvelles et d'un intérêt captivant. Le clou de ces attractions sera la chute d'un homme qui pousse l'audace jusqu'à se jeter dans le vide, d'une hauteur de 96 pieds, pour tomber dans un bassin contenant trois pieds d'eau, seul matelas chargé d'amortir sa chute.

Etant donné l'objet de cette fête, on avait d'abord fixé le prix d'entrée à 50 cents ; mais dans le but de permettre aux petites bourses de participer à cette sorte de souscription si louable en soi, on a abaissé ce prix à 25 cents.

PIPPO.

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

V

Cela dura trois minutes à peine. En bas, les toits confus du Borgo se noyaient de vapeurs violâtres, pendant que l'horizon, du Janicule au mont Mario, découpait sa ligne nette et noire qui devint pourpre et d'or et ce fut le ciel, un calme infini de clarté surhumaine, au-dessus de la terre qui s'anéantissait. Enfin, les fenêtres s'éteignirent, le ciel s'éteignit, il ne resta que la rondeur vague, de plus en plus effacée du dôme de Saint Pierre, dans la nuit envahissante,

Et, par une sourde liaison d'idées, Pierre vit à ce moment s'évoquer devant lui, une fois encore, les hautes, et tristes, et déclinantes figures du cardinal Boccanera et du vieil Orlando. Au soir de ce jour, où il les avait connus l'un après l'autre, si grands dans l'obstination de leur espoir, ils étaient là tous les deux debout à l'horizon, sur leur ville anéantie, au bord du ciel que la mort semblait prendre. Était-ce donc que tout allait ainsi crouler avec eux, que tout allait s'éteindre et disparaître, dans la nuit des temps-révolus

Le lendemain, Narcisse Habert, désolé, vint dire à Pierre que son cousin, monsignor Gamba del Zoppo, le camérier secret, qui se disait souffrant, avait demandé deux ou trois jours avant de recevoir le jeune prêtre et de s'occuper de son audience. Pierre se trouva donc immobilisé, n'osant rien tenter d'autre part pour voir le pape, car on l'avait tellement effrayé qu'il craignait de tout compromettre par une démarche maladroite. Et, déçu, il se mit à visiter Rome, voulant occuper son temps.

Sa première visite fut pour les ruines du Palatin. Dès huit heures, un matin de ciel pur, il s'en alla seul, il se présenta à l'entrée, qui se trouve rue Saint-Théodore, une grille que flanquent les pavillons des gardiens. Et, tout de suite, un de ceux-ci se détacha, s'offrit à servir de guide. Lui, aurait préféré voyager à sa fantaisie, errer au hasard de ses découvertes et de son rêve. Mais il lui fut pénible de refuser l'offre de cet homme qui parlait le français très nettement, avec un bon sourire de complaisance. C'était un petit homme trapu, un ancien soldat, d'une soixantaine d'années, à la figure carrée et rougeaude, que barraient de grosses moustaches blanches.

— Alors, si monsieur l'abbé veut me suivre... Je vois que monsieur l'abbé est Français. Moi, je suis Piémontais, et je les connais bien, les Français : j'étais avec eux à Solferino. Ouï, ouï ! quoi qu'on dise, ça ne s'oublie pas, quand on a des frères... Tenez ! montez par ici, à droite,

Pierre, en levant les yeux, venait de voir la ligne de cyprès qui borde le plateau du Palatin, du côté du Tibre, et qu'il avait aperçue du Janicule, le jour de son arrivée. Dans l'air si délicatement bleu, le vert intense de ces arbres mettait comme une frange noire. On ne voyait qu'eux, la pente s'étendait nue et dévastée, d'un gris sale de poussière, parsemée de quelques buissons, au milieu desquels effleuraient des bouts d'antiques murailles. C'était le ravage, la tristesse lépreuse des terrains de fouille, où seuls les savants s'enthousiasment.

Les maisons de Tibère, de Caligula et des Flaviens sont là-haut, reprit le guide. Mais nous les gardons pour la fin, il faut que nous fassions le tour.

Pourtant, il poussa un instant vers la gauche, s'arrêta devant une excavation, une sorte de grotte dans le flanc du mont.

— Ceci est l'ancre lupercal, où la louve allaita Romulus et Remus. Autrefois, on voyait encore, à l'entrée, le figuier Ruminal, qui avait abrité les deux jeunes.

Pierre ne put retenir un sourire, tellement l'ancien soldat semblait simple et convaincu dans ses explications, très fier d'ailleurs de toute cette gloire antique qui était sienne. Mais, lorsque, près de la grotte, le digne homme lui eut montré les vestiges de la Roma quadrata, des restes de murailles qui paraissent réellement remonter à la fondation de Rome, il s'intéressa, une première émotion lui fit battre le cœur. Et certes, ce n'était pas que le spectacle fût admirable, car il s'agissait de quelques blocs de pierre taillés, posés l'un sur l'autre, sans ciment ni chaux. Seulement, un passé d'vingt-sept siècles s'évoquait, et ces pierres effritées et noircies, qui avaient supporté un si retentissant édifice de splendeur et de toute-puissance, prenaient une extraordinaire majesté.

La visite reprit, ils revinrent à droite, longeant toujours le flanc du mont. Les annexes des palais avaient dû descendre jusque-là ; des restes de portiques des salles effondrées, des colonnes et des frises remises debout, bordaient le sentier raboteux, qui tournait parmi des herbes folles de cimetière ; et le guide, récitant ce qu'il savait si bien pour l'avoir répété quotidiennement depuis dix années, continuait à affirmer les hypothèses les moins sûres, en donnant à chaque débris un nom, un emploi, une histoire.

— La maison d'Auguste, finit-il par dire, avec un geste de la main qui indiquait des éboulis de terre.

Cette fois, Pierre, n'apercevant absolument rien, se hasarda à demander :

— Où donc ?

— Ah ! monsieur l'abbé, il paraît qu'on en voyait encore la façade à la fin du siècle dernier. On y entrait de l'autre côté, par la voie Sacrée. De ce côté-ci il y avait un vaste balcon qui dominait le grand Cirque Maxime, et d'où l'on assistait aux jeux... D'ailleurs, comme vous pouvez le constater, le palais se trouve encore presque totalement enfoui sous ce grand jardin, là-haut, le jardin de la villa Mills ; et, quand on aura l'argent pour les fouilles, on le retrouvera, c'est certain, ainsi que le temple d'Apollon et celui de Vesta, qui l'accompagnaient.

Il tourna à gauche, entra dans le Stade, le petit,

cirque pour les courses à pied, qui s'allongeait au flanc même de la maison d'Auguste ; et, cette fois, le prêtre, saisi, commença à se passionner. Ce n'était point qu'il y eût là une ruine suffisamment conservée et d'aspect monumental ; aucune colonne n'était restée en place, seules les murailles de droite se dressaient encore ; mais on avait retrouvé tout le plan, les bornes à chaque bout, le portique autour de la piste, la loge de l'empereur, colossale, qui, après avoir été à gauche dans la maison d'Auguste, s'était ouverte ensuite à droite, encastrée dans le palais de Septime Sévère. Et le guide allait toujours, au milieu de ces débris épars, donnait des explications abondantes et précises, assurait que ces messieurs de la Direction des fouilles tenaient leur Stade jusqu'aux plus petits détails, à ce point qu'ils étaient en train d'en établir un plan exact avec les ordres des colonnes, les statues dans les niches et la nature des marbres dont les murs se trouvaient rerecouverts.

— Oh ! ces messieurs sont bien tranquilles, finit-il par déclarer, d'un air béat lui-même. Les Allemands n'auront pas à mordre, et ils ne viendront pas tout bouleverser ici, comme ils l'ont fait au Forum, où l'on ne se reconnaît plus, depuis qu'ils ont passé avec leur science.

Pierre sourit, et l'intérêt s'accrut encore, lorsqu'il l'eut suivi, par des escaliers rompus et des ponts de bois jetés sur des trous, dans les ruines géantes du palais de Septime Sévère. Le palais s'élevait à la pointe méridionale du Palatin, dominant la voie Appienne et toute la Campagne au loin, à perte de vue. Il n'en reste que les substructions, les salles souterraines, ménagées sous les arches des terrasses, dont on avait élargi le plateau du mont, devenu trop étroit, et ces substructions, découronnées, suffisent à donner l'idée du triomphal palais qu'elles soutenaient, tellement elles sont restées énormes et puissantes, dans leur masse indestructible. Là s'élevait le fameux septizonium, la tour aux sept étages, qui n'a disparu qu'au quatorzième siècle. Une terrasse s'avance encore, portée par des arcades cyclopéennes, et d'où la vue est admirable. Puis, ce n'est plus qu'un entassement d'épaisses murailles à demi écroulées, des gouffres béants à travers des plafonds effondrés, des enfilades de couloirs sans fin et de salles immenses, dont l'usage échappe. Toutes ces ruines, bien entretenues par la nouvelle administration, balayées, débarrassées des végétations folles, ont perdu leur sauvagerie romantique, pour prendre une grandeur nue et morne. Mais des coups de vivant soleil dorait les antiques murailles, pénétraient par des brèches au fond des salles noires animaient de leur poussière éclatante la muette mélancolie de cette souveraineté morte, exhumée de la terre où elle avait dormi pendant des siècles. Sur les vieilles maçonneries rousses, faites de briques noyées de ciment, dépouillées de leur revêtement fastueux de marbre, le manteau de pourpre du soleil drapait de nouveau toute une impériale gloire.

Depuis près d'une heure et demie déjà, Pierre marchait, et il lui restait à visiter l'amas des palais antérieurs, sur le plateau même, au nord et à l'est.

— Il nous faut revenir sur nos pas, dit le guide. Vous voyez, les jardins de la villa Mills et le couvent de Saint-Bonaventure nous bouchent le chemin. On

ne pourra passer que lorsque les fouilles auront débarrassé tout ce côté-ci... Ah ! monsieur l'abbé, si vous vous étiez promené sur le Palatin, il y a cinquante ans à peine ! Moi, j'ai vu des plans de ce temps-là. Ce n'étaient que des vignes, que des petits jardins, coupés de haies, une vraie campagne, un vrai désert, où l'on ne rencontrait pas une âme... Et dire que tous ces palais dormaient là-dessous !

Pierre le suivait, et ils repassèrent devant la maison d'Auguste, ils remontèrent et débouchèrent dans la maison des Flaviens, immense, à demi engagée encore sous la villa voisine, composée d'un grand nombre de salles petites et grandes, sur la destination desquelles on continue à discuter. La salle du trône, la salle de justice, la salle à manger, le péristyle semblent certains. Mais, ensuite tout n'est que fantaisie, surtout pour les pièces étroites des appartements privés. Et, d'ailleurs, pas un mur n'est entier, il n'y a là que des fondations qui affleurent, que des soubassements tronqués qui dessinent à terre le plan de l'édifice. La seule ruine conservée comme par miracle, en contre-bas, est la maison qu'on prétend être celle de Livie, toute petite à côté des vastes palais voisins, et dont trois salles sont intactes, avec leurs peintures murales, des scènes mythologiques, des fleurs et des fruits, d'une singulière fraîcheur. Quant à la maison de Tibère, pas une pierre n'en paraît, les restes en sont cachés sous l'adorable jardin public, qui continue, sur le plateau, les anciens jardins Farnèse : et, de la maison de Caligula, à côté, au-dessus du Forum, il n'existe, comme pour la maison de Septime Sévère, que des substructions énormes, des contreforts, des étages entassés, des arcades hautes qui portaient le palais, sortes d'immenses sous-sols, où la domesticité et les postes de gardes vivaient, gorgés, dans de continuelles ripailles. Tout ce haut sommet, dominant la ville, n'offrait donc que des vestiges à peine reconnaissables, de vastes terrains gris et nus, creusés par la pioche, hérissés de quelques pans de vieux murs ; et il fallait un effort d'imagination érudite pour reconstituer l'antique splendeur impériale qui avait triomphé là.

Mais, vers le sud-est, l'horizon s'élargissait encore, et il apercevait la grande masse du Colisée, au delà de l'arc de Titus et de l'arc de Constantin. Ah ! ce colosse dont les siècles n'ont entamé qu'une moitié, comme d'un immense coup de faux, il reste, dans son énormité, dans sa majesté, tel qu'une dentelle de pierre, avec ses centaines de baies vides, béantes sur le bleu du ciel ! C'est un monde de vestibules, d'escaliers, de paliers, de couloirs, un monde où l'on se perd, au milieu d'une solitude et d'un silence de mort ; et, à l'intérieur, les gradins ravins, mangés par l'air, semblent les degrés informes de quelque ancien cratère éteint, une sorte de cirque naturel, taillé par la force des éléments, en pleine roche indestructible. Seuls, les grands soleils de dix-huit cents ans ont cuit et roussi cette ruine, qui est retournée à l'état de nature, nue et dorée ainsi qu'un flanc de montagne, depuis qu'on l'a dépouillée de la végétation, de toute la flore qui en faisait un coin de forêt vierge. Et, maintenant, quelle évocation, lorsque, sur cette ossature morte, l'imagination remet la chair, le sang et la vie, emplit le cirque des quatre-vingt-dix mille spec-

tateurs qu'il pouvait contenir, déroule les jeux et les combats de l'arène, entasse là une civilisation, depuis l'empereur et sa cour jusqu'à la houle de la plebe, dans l'agitation et l'éclat de tout un peuple enflammé de passion, sous le rouge reflet du gigantesque vélum de pourpre ! Puis, c'était aussi, plus loin, à l'horizon, une autre ruine cyclopéenne, les thermes de Caracalla, laissée là de même comme le vestige d'une race de géants, disparue de la terre : des salles d'une ampleur, d'une hauteur extravagante et inexplicable ; deux vestibules à recevoir la population d'une ville ; un frigidarium où la piscine pouvait contenir à la fois cinq cents baigneurs ; un tépidarium, un caldarium d'égale taille, nés de la folie de l'énorme ; et la masse effroyable du monument, l'épaisseur des massifs, telle qu'aucun château-fort n'en a connu de pareille ; et toute cette immensité où les visiteurs qui passent ont l'air de fourmis égarées, une si extraordinaire débauche de ciment et de briques, qu'on se demande pour quels hommes, pour quelles foules ce monstrueux édifice a pu être bâti. On dirait aujourd'hui des rochers frustes, des matériaux abattus de quelque scintillement, entassés là, pour la construction d'une demeure de Titans.

Et Pierre était envahi par ce passé démesuré où il baignait. De toutes parts, des quatre points de l'horizon vaste, l'Histoire ressuscitait, montait vers lui, en un flot débordant. Au nord et à l'ouest, ces plaines bleuâtres, à l'infini, c'était l'Etrurie antique ; les montagnes de la Sabine découpaient à l'est leurs crêtes dentelées ; tandis que, vers le sud, les monts Albains et le Latium s'élargissaient dans la pluie d'or du soleil ; et Albe-la-Longue était là, ainsi que le mont Cave, couronné de chênes, avec son couvent qui a remplacé le vieux temple de Jupiter. Puis, à ses pieds, au delà du Forum, au delà du Capitole, Rome elle-même s'étendait, l'Esquilin en face, le Coelius et l'Aventin à sa droite, les autres qu'il ne pouvait voir, le Quirinal, le Viminal, à sa gauche. Derrière, au bord du Tibre, était le Janicule. Et la ville entière prenait une voix lui contait sa grandeur morte.

Alors, ce fut en lui une involontaire évocation, une résurrection vivante. Ce Palatin qu'il venait de visiter, ce Palatin gris et morne, rasé comme une cité maudite, semé de quelques murs croulants, tout d'un coup s'anima, se peupla, repoussa avec ses palais et ses temples. C'était le berceau même de Rome, Romulus avait fondé là sa ville, sur ce sommet, dominant le Tibre, tandis que les Sabins, en face, occupaient le Capitole. Les sept rois de ses deux siècles et demi de monarchie l'avaient sûrement habité, enfermés dans les hautes et fortes murailles, que trois portes seulement trouaient. Ensuite, se déroulaient les cinq siècles de république, les plus grands, les plus glorieux, ceux qui avaient soumis la péninsule italique, puis le monde, à la domination romaine. Pendant ces victorieuses années de luttes sociales et guerrières, Rome agrandie avait peuplé les sept collines, le Palatin n'était demeuré que le berceau vénérable, avec ses temples légendaires, peu à peu envahi lui-même par des maisons privées. Mais César, incarnant la toute-puissance de la race, venait, après les Gaules et après Pharsale, de triompher au nom du peuple romain dictateur, empereur, ayant achevé la colos-

sale besogne, dont les cinq nouveaux siècles d'empire allaient profiter fastueusement, au galop lâché de tous les appétits. Et Auguste pouvait prendre le pouvoir, la gloire était à son comble, les milliards attendaient d'être volés au fond des provinces, le gala impérial commençait, dans la capitale du monde, aux yeux des nations lointaines, éblouies et vaincues. Lui était né au Palatin, et son orgueil, après que la victoire d'Actium lui eut donné l'empire, fut de revenir régner du haut de ce mont sacré, vénéré du peuple. Il y acheta des maisons particulières, il y bâtit son palais, dans un éclat de luxe, inconnu jusqu'alors : un atrium soutenu par quatre pilastres et huit colonnes ; un péristyle qu'entouraient cinquante-six colonnes d'ordre ionique ; des appartements privés à l'entour, tout en marbre ; une profusion de marbres, venus à grands frais de l'étranger, des couleurs les plus vives, resplendissant comme des pierres précieuses. Et il s'était logé avec les dieux, il avait bâti près de sa demeure le grand temple d'Apollon et un temple de Vesta, pour s'assurer la royauté divine, éternelle. Dès lors, la semence des palais impériaux se trouvait jetée, ils allaient croître, et pulluler, et couvrir le Palatin entier.

Ah ! cette toute-puissance d'Auguste, ces quarante-quatre années d'un pouvoir total, absolu, surhumain, tel qu'aucun despote, même dans la folie de ses rêves, n'en a connu le pareil ! Il s'était fait donner tous les titres, il avait réuni en sa personne toutes les magistratures. Imperator et consul, il commandait les armées, il exerçait le pouvoir exécutif ; proconsul, il avait la suprématie dans les provinces ; censeur perpétuel et princeps, il régnait sur le sénat ; tribun, il était le maître du peuple. Et il s'était fait proclamer Auguste, sacré dieu parmi les hommes, ayant ses temples, ses prêtres, adoré de son vivant comme une divinité de passage sur la terre. Et, enfin, il avait voulu être grand pontife, joignant le pouvoir religieux au pouvoir civil, réalisant là, par un coup de génie, la totalité de la domination suprême à laquelle un homme puisse monter. Le grand pontife ne devant pas habiter une maison privée, il avait déclaré sa maison propriété de l'Etat. Le grand pontife ne pouvant s'éloigner du temple de Vesta, il avait eu chez lui un temple de cette déesse, laissant aux Vestales, en bas du Palatin, le garde de l'ancien autel. Rien ne lui coûtait, car il sentait bien que la souveraineté humaine, la main mise sur les hommes et le monde, était là, dans cette double puissance en une personne, être à la fois le roi et le prêtre, l'empereur et le pape. Toute la sève d'une forte race, toutes les victoires amassées et toutes les fortunes éparses encore s'épanouirent chez Auguste, en une splendeur unique, qui jamais plus ne devait rayonner avec cet éclat. Il fut vraiment le maître de la terre, les pieds sur le front des peuples conquis et pacifiés, dans une immortelle gloire de littérature et d'art. Il semble qu'en lui se soit satisfaite, à ce moment, la vieille et éternelle ambition de son peuple, les siècles de conquête patiente qu'il avait mis à être le peuple roi. C'est le sang romain, c'est le sang d'Auguste qui rougeoit enfin au soleil, en pourpre impériale. C'est le sang d'Auguste, divin, triomphal, absolu, souverain des corps et des âmes, ce sang d'un homme auquel aboutit

la longue-hérédité de sept siècles d'orgueil national, et d'où une postérité d'universel orgueil, inmemorable et sans fin, va descendre à travers les âges. Car, dès lors, c'en était fait, le sang d'Auguste devait renaître et battre dans les veines de tous les maîtres de Rome, en les hantant du rêve, éternellement recommencé, de la possession du monde. Un instant, le rêve a été réalisé, Auguste, empereur et pontife, a possédé l'humanité, l'a tenue dans sa main, tout entière, sans réserve, ainsi qu'une chose à lui. Et, plus tard, après la déchéance, lorsque le pouvoir s'est scindé, a été de nouveau partagé entre le roi et le prêtre, les papes n'ont pas eu d'autre passionné désir, d'autre politique séculaire que de vouloir reconquérir l'autorité civile, la totalité de la domination, le cœur brûlé par le sang atavique, le flot rouge et dévorateur du sang de l'ancêtre.

Puis, Auguste mort et son palais fermé, consacré, devenu un temple, Pierre voyait sortir du sol le palais de Tibère. C'était à cette place même, sous ses pieds, sous ces beaux chênes-verts qui l'abritaient. On le rêvait solide et grand, avec des cours, des portiques, des salles, malgré l'humeur assombrie de l'empereur, qui vécut loin de Rome, au milieu d'un peuple de délateurs et de débauchés, le cœur et le cerveau empoisonnés par le pouvoir jusqu'au crime, jusqu'aux accès des plus extraordinaires démences. Puis, c'était le palais de Caligula qui surgissait, un agrandissement de la maison de Tibère, des arcades établies pour en élargir les constructions, un pont jeté par dessus le Forum, aboutissant au Capitole, où le prince voulait pouvoir aller causer à l'aise avec Jupiter, dont il se disait le fils ; et le trône avait aussi rendu celui-ci féroce, un fou furieux lâché dans la toute-puissance. Puis, après Claude, Néron, renchérissant, n'avait pas trouvé le Palatin assez vaste, exigeant pour lui un palais immense, s'emparant des jardins délicieux qui montaient jusqu'au sommet de l'Esquilin pour y installer sa Maison d'Or, un rêve de l'énormité dans la somptuosité, qu'il ne put mener jusqu'au bout et dont les ruines disparurent vite pendant les troubles qui suivirent sa vie et sa mort de monstre affolé d'orgueil. Puis, en dix-huit mois, Galba, Othon, Vitellius tombent l'un sur l'autre, dans la boue et dans le sang, rendus à leur tour monstrueux et imbeciles par la pourpre, gorgés de jouissance à l'auge impériale ainsi que des bêtes immondes ; et ce sont alors les Flaviens, un repos d'abord de la raison et de la bonté humaines, Vespasien, Titus qui bâtirent peu sur le Palatin, Domitien ensuite avec qui recommence la folie sombre de l'omnipotence, sous le régime de la peur et de la délation, des atrocités absurdes, des crimes, des débauches hors nature, des constructions d'une vanité démente dont le faste luttait avec celui des temples élevés aux dieux ; telle cette maison de Domitien, qu'une ruelle séparait de celle de Tibère, et qui s'élevait colossale, un palais d'apothéose, avec sa salle d'audience au trône d'or, aux seize colonnes de marbres phrygiens et numidiens, aux huit niches garnies de statues admirables, avec sa salle de tribunal, sa grande salle à manger, son péristyle, ses appartements, où les granits, les porphyres, les albâtres débordaient, travaillés par les artistes fameux, prodigués pour l'éblouissement du monde. Puis, enfin,

des années plus tard, un dernier palais s'ajoutait à l'énorme masse des autres, le palais de Septime Sévère, une bâtisse d'orgueil encore, des arches qui supportaient des salles hautes, des étages qui s'élevaient sur des terrasses, des tours qui dominaient les toitures, tout un entassement babylonien, dressé là, à la pointe extrême du mont, en face de la voie Appienne, pour que, disait-on, les compatriotes de l'empereur, les provinciaux venus d'Afrique où il était né, pussent, dès l'horizon, s'émerveiller de sa fortune et l'adorer dans sa gloire.

Ah ! cette voie Appienne, cette antique Reine des routes trouant la campagne de sa longue ligne droite, avec la double rangée de ses orgueilleux tombeaux, elle ne fut pour lui que le prolongement triomphal du Palatin ! C'était la même volonté de splendeur et de domination, le même besoin d'éterniser sous le soleil, dans le marbre, la mémoire de la grandeur romaine. L'oubli était vaincu, les morts ne consentaient pas au repos, restaient debout parmi les vivants, à jamais, aux deux bords de ce chemin où passaient les foules du monde entier ; et les images déifiées de ceux qui n'étaient plus que poussière, regardant aujourd'hui encore les passants de leurs yeux vides ; et les inscriptions parlent encore, disent tout haut les noms et les titres. Du tombeau de Cécilia Matella à celui de Casal Rotondo, sur ces kilomètres de route plate et directe, la double rangée était jadis interrompue, une sorte de double cimetière en long, dans lequel les puissants et les riches luttèrent de vanité, à qui laisserait le mausolée le plus vaste, décoré avec la proligalité la plus luxueuse : passion de la survie, désir pompeux d'immortalité, besoin de diviniser la mort en la logeant dans des temples, dont la magnificence actuelle du Campo Santo de Gênes et du Campo Verano de Rome, avec leurs tombes monumentales, est comme le lointain héritage. Et quelle évocation de tombes démesurées, à droite et à gauche du pavé glorieux que les légions romaines ont foulé, au retour de la conquête de la terre ! Ce tombeau de Cécilia Matella, aux blocs énormes, aux murs assez épais pour que le moyen-âge en ait fait le donjon crénelé d'une forteresse. Puis, tous ceux qui suivent : les constructions modernes qu'on a élevées, pour y rétablir à leur place les fragments de marbre découverts aux alentours ; les massifs anciens de ciment et de briques, dépouillés de leurs sculptures, restés debout ainsi que des roches mangées à demi ; les blocs dénudés, indiquant encore des formes, des édifices en façon de temple, des cippes, des sarcophages, posés sur des soubassements. Toute une étonnante succession de hauts reliefs représentant les portraits des morts par groupes de trois et de cinq, de statues debout où les morts revivaient en une apothéose, de bancs dans des niches pour que les voyageurs pussent s'asseoir en bénissant l'hospitalité des morts, d'épithames louangeuses célébrant les morts, les connus et les inconnus, les enfants de Sextus Pompée Justus, les Marcus Servilius Quartus, les Hilarius Fuscus, les Rabirius Hermodorus, sans compter les sépultures hasardeusement attribuées, celle des Horaces et des Curiaces. Et, enfin, au bout, la plus extraordinaire, la plus géante, celle qu'on désigne sous le nom Casal Rotondo, si large, qu'une ferme, avec un bouquet d'oliviers, a

pu s'installer sur les substructions qui portaient une double rotonde, ornée de pilastres corinthiens, de grands candélabres et de masques scéniques.

Pierre, qui s'était fait amener en voiture jusqu'au tombeau de Cœcilia Metella, continua sa promenade à pied, alla lentement jusqu'à Casal Rotondo. Par places, l'ancien pavé réparait de grandes pierres plates, des morceaux de lave, déjetés par le temps, durs aux voitures les mieux suspendues. A droite et à gauche filent deux bandes d'herbe, où s'alignent les ruines des tombeaux, d'une herbe abandonnée de cimetière, brûlée par les soleils d'été, semée de gros chardons violâtres et de hauts fenouils jaunes. Un petit mur à hauteur d'appui, bâti en pierres sèches, clôt de chaque côté ces marges roussâtres, pleines d'un crépitement de sauterelles ; et, au delà, à perte de vue, la campagne romaine s'étend, immense et nue. A peine, près des bords, de loin en loin, aperçoit-on un pin-parasol, un eucalyptus, des oliviers, des figuiers, blancs de poussière. Sur la gauche, les restes de l'Acqua Claudia détachent dans les prés leurs arcades couleur de rouille, des cultures maigres s'étendent au loin, des vignes, avec de petites fermes, jusqu'aux monts de la Sabine et jusqu'aux monts Albains, d'un bleu violâtre, où les taches claires de Frascati, de Rocca di Papa, d'Albano, grandissent et blanchissent, à mesure qu'on approche ; tandis que, sur la droite, du côté de la mer, la plaine s'élargit et se prolonge, par vastes ondulations, sans une maison, sans un arbre, d'une grandeur simple extraordinaire, une ligne unique, toute plate, un horizon d'océan qu'une ligne droite, d'un bout à l'autre, sépare du ciel. Au gros de l'été, tout brûle, la prairie illimitée flambe, d'un ton fauve de brasier. Dès septembre, cet océan d'herbe commence à verdier, se perd au lointain dans du rose et dans du mauve, jusqu'au bleu éclatant, éclaboussé d'or, des beaux couchers du soleil.

Et Pierre, promenant sa rêverie, était seul, s'avancant à pas lents, le long de l'interminable route plate, dont la mélancolique majesté est faite de solitude et de silence, toute nue, toute droite à l'infini, dans l'infini de la campagne. En lui, la résurrection du Palatin recommençait, les tombeaux des deux bords se dressaient de nouveau, avec l'éblouissante blancheur de leurs marbres. N'était-ce pas ici, au pied de ce massif de briques, affectant l'étrange forme d'un grand vase, qu'on avait trouvé la tête d'une statue colossale, mêlée à des débris d'énormes sphinx ? Et il revoyait debout la colossale statue, entre les énormes sphinx accroupis. Plus loin, dans la petite cellule d'une sépulture, c'était une belle statue de femme sans tête qu'on avait découverte ; et il la revoyait entière, avec un visage de grâce et de force, souriante à la vie. D'un bout à l'autre, les inscriptions se complétaient, il les lisait, les comprenait couramment, revivait en frère avec ces morts de deux mille ans. Et la route, elle aussi, se peuplait, les chars roulaient avec fracas, les armées défilaient d'un pas lourd, le peuple de Rome voisine le coudoyait, dans l'agitation fiévreuse des grandes cités. On était sous les Flaviens, sous les Antonins, aux grandes années de l'empire, lorsque la voie Appienne atteignit tout le faste et ses tombeaux géants, sculptés et décorés comme

des temples. Quelle rue monumentale de la mort quelle arrivée dans Rome, cette rue toute droite où les grands morts vous accueillaient, vous introduisaient chez les vivants, avec l'extraordinaire pompe de leur orgueil qui survivait à leur cendre ! Chez quel peuple souverain, dominateur du monde, allait-on entrer ainsi, pour qu'il eût comme à ses morts le soin de dire à l'étranger que rien ne finissait chez lui, pas même les morts, éternellement glorieux dans des monuments démesurés ?

EMILE ZOLA.

(A suivre).

LE MEILLEUR MOYEN

Ce qu'il y a de plus désagréable par ce temps, c'est de se mouiller les pieds ; on doit donc l'éviter avec soin. Si malgré cela on prend un rhume et que l'on tousse, il faut s'en guérir au plus vite. Le meilleur moyen est de prendre quelques doses de *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français. En vente partout, 25 cents les 16 doses. Partout.

Extrait d'un sermon prononcé dernièrement dans une retraite prêchée aux femmes d'une paroisse de Montréal, par un prédicateur en renom.

—Mes très chères sœurs, si vous voulez conduire vos maris et les maintenir dans la bonne voie, ne les prenez pas par les sentiments, prenez les par les cornes.


Encore une gazette à bons principes disparue de la circulation. L'éditeur de la *Nouvelle-France* a déclaré dans son dernier numéro que "l'utilité de son journal avait cessé."

J'te crois

Nous offrons nos remerciements les plus sincères à MM. Belair et Cie qui ont bien voulu nous prêter le portrait de M. Ernest Lavigne, que nous publions dans ce numéro, ainsi que sa biographie que nous empruntons au *Passe-Temps*.

DECOUVERTES RECENTES

Il est difficile d'ouvrir un journal sans trouver l'annonce d'un remède dont on vante l'ancienneté, ce qui équivaut à dire que depuis cinquante ans, et plus, la science n'a fait aucun progrès : une absurdité, en deux mots. Pour la guérison du Rhume, de la Toux, de la Grippe et de la Bronchite, le *Baume Rhumal*, qui est un remède basé sur de plus récentes découvertes médicales n'a pas de rival. Son prix de vente n'est cependant que de 25 cts. la bouteille. En vente partout.

"LE SUN"

**Compagnie d'Assurance sur la
Vie du Canada.**
Siège Social, Montreal.
ROBERTSON MACAULAY, Président. ||
Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président. ||
..... **T. B. MACAULAY, Secrétaire.**..... **IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.****G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.**

L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscables. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME**O. Leger,****GÉRANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS****POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL.**

Papier de Toilette...

Enrouleaux et en paquets de 5c à 10c.

- "HOUSEHOLD" 400 feuilles brochées, 5c. le paquet.
 "PILGRIM" 600 feuilles brochées, 10c. le paquet, \$1 la doz.
 "REGINA" 1000 feuilles brochées, 15c. le paquet, \$1.50 la doz.
 "CRESCENT" Rouleaux Hygiéniques perforés, 10c. le rouleau,
 \$1.00 la douzaine.

CES MARQUES SONT LES MEILLEURES MAIS NOUS EN AVONS DE
 ... TOUTES SORTES. ...

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

Montreal

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE
 CONTRE LE FEU
 ET SUR LA VIE

Capital.....	\$15,000,000
Fonds Investis.....	53,058,710
Fonds Investis en Canada....	5,200,000
Revenu Annuel.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires. — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque
 Montreal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, o
 assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et l'ffreral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St.-François-X vier, Montréal.

Téléphone Bel. No. 310.

GUSTAVE FAUTEUX, AGENT POUR MONTRÉAL
 ET LES ENVIRON

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie
 Commerciale, (limitée), et publié par Aris-
 tide Filiatreault au No. 80 rue St-Gabriel,
 Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS
 AVOCATS

Chambres 613 et 614, Bâtisse de la New
 York Life, 11 Place d'Armes, Montréal
 Téléphone 1521

S. S. Burroughs W. Herbert Burroughs

Arthur GLOBENSKY,
 AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

J. A. DROUIN,
 AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
 d'Armes, Chambres 315 et 316
 Téléphone 2243

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

Spécialité de 1615 rue Notre-Dame
 Publications Artis-
 tiques et Littéraires.
 Achat et vente de
 Livres d'occasion...
MONTREAL

Scientific American
 Agency for



PATENTS

CAVEATS,
 TRADE MARKS,
 DESIGN PATENTS,
 COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the
Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$3.00 a
 year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
 PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfege

221—RUE CRAIG—221

POUR RELIER LES FASCICULES

"NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale; ceux
 qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules seraient
 bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos
 bureaux, ou demander notre agent qui trait le leur
 montrer.

JOHN LOVELL & SON,
 24, Rue St. Nicolas.